



Cécil Mathieu

Bruno Angelini: cris et chuchotements

Interview

Le pianiste donne à présent en public le programme de "Never Alone" paru en septembre, sur lequel il a repris le répertoire de Jeanne Lee et Ran Blake dans le légendaire album "The Newest Sound Around". Rencontre autour du son.

Lors de votre récent concert à la Fenêtre à Paris, vous avez embarqué le public par une démarche de conteur... Comme l'histoire que vous installez dans les premières notes de *Lover Man* que vous travaillez longuement en boucle.

C'est l'histoire d'une femme qui n'a pas connu l'amour, qui tourne en rond enfermée dans cette réalité qui l'obsède. Avec Jeanne Lee et Ran Blake, il n'est pas question de standards. Il s'agit de chansons. J'en ai recopié paroles et mélodies, sans accords. En marge, j'ai noté des idées. Par exemple, *Summertime* est une berceuse. Je me suis souvenu comment je berçais mon fils. J'ai transposé tout ça sur le piano. Trois mois plus tard, j'étais en studio avec cette partition intérieure.

D'un disque, vous avez fait un récital, qui a pris de l'autonomie, voire de l'autorité.

Mes canevas sont devenus un réservoir d'idées. Philippe Ghielmetti m'avait imposé un ordre, celui de "The Newest Sound Around". Sur scène, j'enchaîne tout dans un ordre spontané. Le disque et la scène sont deux choses différentes. Le disque est plus serein. Le concert est plus tendu, le public

est là. Et puis un piano comme celui du studio La Buissonne inspire du respect. Un piano plus ordinaire vous invite à une certaine violence, pour lui extorquer le son.

Vous n'avez le culte ni du beau piano, ni de la joliesse. À l'âge de 24 ans, vous repreniez pourtant l'étude du piano classique. Vous citez Bartok, Debussy et Messiaen.

Bartok, c'est la tension, la surprise, le rythme, le contraste, le minimalisme aussi, quelque chose d'esthétiquement incorrect. Avec l'âge, je deviens plus rebelle en musique. Debussy, c'est la modalité, les climats, les couleurs. De Messiaen, je retiens le *Quatuor pour la fin du temps*, pour la mélodie, cette faculté de faire moderne et simple à la fois. Je ne joue plus ces partitions mais je me nourris encore de leur lecture, de façon plus intuiti-

"Je ne suis pas un phraseur. L'harmonie est moins pour moi une syntaxe que le moyen d'atteindre un état vibratoire."

tive que systématique. De même, j'écoute le jazz sans relever les solos. Je ne suis pas un phraseur. L'harmonie est moins pour moi une syntaxe que le moyen d'atteindre un état vibratoire. J'aime Paul Bley pour le lyrisme brut, sa libre conception du tempo, Ran Blake pour le chromatisme, la dynamique des blocs, le son mais aussi la mélodie, Thelonious Monk évidemment, mais j'aime aussi le Brésil, la Motown... Et Mingus pour le blues.

Avant d'oser le solo, quelles rencontres professionnelles ont marqué votre parcours ?

Kenny Wheeler sur le "Kenny Wheeler Songbook" du chanteur Thierry Peala. Le simple fait d'être là, avec cette force de proposition poétique, cette ouverture, cet engagement physique. À la contrebasse, il y avait Riccardo del Fra, que j'ai retrouvé sur mon disque "Empreintes" (2003, Sketch) et qui m'a donné de l'assurance dans mes choix. La fréquentation de tels personnages élève votre niveau d'exigence. Au Cim, lorsque je suis monté de Marseille, j'ai étudié avec Sammy Abenaïm qui m'a appris à travailler et à écouter. C'est lui qui m'a fait reprendre le piano classique.

Il m'a initié à cette gestualité qui donne au corps le pouvoir de faire sonner le piano.

À l'âge de 14 ans, après huit ans de piano classique, vous vous êtes mis à la guitare, puis au saxophone.

C'était faute de trouver des cours de piano jazz. Ça n'était pas mes instruments. Mais, du sax, je garde le sentiment de souffler pour maintenir le son quand j'appuie sur une touche du piano. Mes vrais modèles sont Miles, Wayne Shorter et Kenny Wheeler. Cette façon de viser et d'atteindre la note comme un cri. Sammy nous faisait travailler de façon verticale, jamais de gammes. Il m'a appris à viser ces intervalles, à aller au son. Avec le piano, je pense cri et percussion.

Vous avez quarante et un ans et on vous connaît peu en France. L'étranger vous semble plus propice.

Je viens de faire un disque pour Soul Note en Italie avec le quintette du trompettiste Giovanni Falzone, le protégé d'Enrico Rava. Un concours

d'affinités m'a conduit à enregistrer une séance impromptue d'improvisation avec le contrebassiste Joe Fonda et le batteur Ramon Lopez publiée sur un label allemand, Konnex. Mais les organisateurs français font un bon accueil à mon récital solo et d'autres projets voient le jour: le nouveau groupe de Christophe Marguet, le New Edge Trio de Thierry Peala avec Sylvain Beuf, une création avec Bruno Wilhem, Claude Tchamitchian, Ramon Lopez et deux chœurs basques, le Spiral Quartet du saxophoniste Philippe Poussard. **Propos recueillis par Franck Bergerot**

À ÉCOUTER: Bruno Angelini, "Never Alone", 2006, Minium/Discograph. Bruno Angelini, Joe Fonda, Ramon Lopez, "Silent Cascades", 2005, Konnex/Orkhéstra. Giovanni Falzone, "Meeting in Paris", 2006, Soul Note. Thierry Peala, "New Edge Trio" (à paraître chez Cristal).

EN CONCERT: En solo le 6 décembre à Paris au Sunside, le 4 février à Avignon à l'Ajmi. Avec le Thierry Peala New Edge Trio, les 19 et 20 janvier à Toulon.

Avec Joe Fonda et Ramon Lopez, le 5 février à Paris à la Maison de la radio et le 7 au Sunside.

À CONSULTER: www.bruncangelini.com.